

PRÉFACE

LE VOYAGE DONT DIANE MOREAU nous raconte ici les péripéties est, à plusieurs égards, fascinant. Il s'agit d'abord d'une prouesse extrêmement exigeante tant physiquement que moralement : pagayer de Montréal à Winnipeg dans les conditions matérielles que connaissaient les voyageurs au début du xixe siècle. Mêmes vêtements, mêmes canots, armes et bagages, même bouffe, même itinéraire. Voyage dans l'espace et dans le temps donc. Mais il y a infiniment plus.

Cette aventure, telle que Diane a choisi de la vivre, est un parcours initiatique et exploratoire... et, d'une certaine manière, un voyage inachevé. Winnipeg, en fait, n'était pas du tout le but qu'elle cherchait à atteindre. Le vrai but, on le comprendra en lisant ce livre, c'était le voyage même, avec ses misères et ses grandeurs, ses révélations troublantes, la connaissance de soi et du monde et les découvertes qu'il permet à chacun de faire jour après jour. La destination n'était en effet qu'un prétexte. C'est en cours de route, souvent même dans les plus difficiles et les plus pénibles moments, que Diane et ses huit compagnons touchaient leur but, qu'ils découvraient en eux et ensemble d'incalculables trésors. Voilà pourquoi certains d'entre eux, comme Diane, ne s'arrêteront plus, poursuivant leur voyage, été après été, pagayant inlassablement sur les chemins d'eau de ce vaste et magnifique coin du monde qui est le nôtre. Et cheminant également à l'intérieur d'eux-mêmes, dans l'histoire, dans leurs amours et leurs amitiés, sur les voies de la sagesse. Ensemble, répétons-le. Car un vrai voyage, qui est en fait une quête du bonheur et la recherche du sens de la vie, ne se fait jamais tout seul.

J'ai été un témoin privilégié de l'aventure racontée dans ce livre. J'ai suivi cette folle équipée, parfois de loin, parfois de très près. J'ai vu

ces femmes et ces hommes rire et pleurer. Je les ai vus, par moments, tétanisés par la peur, écrasés de fatigue, brisés par l'effort, mais allant toujours de l'avant, croyant en eux profondément.

Il y a des gens qui fuient systématiquement toute misère, qui se refusent autant que possible à tout effort physique et mental et ne se laissent jamais tenter par l'aventure. S'ils voyagent, c'est pour se reposer et s'évader, pour oublier, fuir les tracasseries quotidiennes et pratiquer sur quelque plage ensoleillée le plus oisif farniente. Peuvent-ils ainsi aimer la grande nature sauvage ? Peuvent-ils réellement aimer la vie ? Ont-ils quelque talent pour le bonheur ? Ce sont des questions qui me venaient à l'esprit en lisant le texte de Diane Moreau. Elle a tenu, elle, à faire ce voyage, non par goût de l'évasion ou besoin de repos, mais au contraire pour mieux connaître le monde, pour saisir le sens réel de la vie et comprendre l'histoire de ce pays. Elle savait d'instinct qu'on ne peut trouver la joie, la vraie joie qui remplit toute l'âme, sans se donner du mal, cette joie dont parlait Guillaume Apollinaire quand il écrivait : « *La joie venait toujours après la peine* ».

Même dans les pires moments, en racontant par exemple l'effroyable portage La Vase, elle pense, elle écrit que « cela pourrait être pire ». Et jamais, tout au long de cette quête rigoureuse qu'elle a menée, elle ne cesse de s'émerveiller, de trouver de la joie. Les voix du vent et les silences de la nuit étoilée la ravissent ; le vol d'un pygargue, l'odeur des mousses, le fil parfois insaisissable de l'eau, les rires, les peurs, les doutes de ses compagnons, tout la fascine. Même la bonne vieille fatigue ressentie après avoir plongé certains jours son aviron 50 000 fois dans l'eau vive, est son amie. Et le feu crépitant du bivouac devient dans ses yeux « un opéra sauvage ». Elle et ses amis se sont donné du mal ; et ils ont connu de grandes joies. Voilà la leçon de cette belle aventure.

Vous tenez donc dans vos mains un livre sur le bonheur, sur la recherche du bonheur qui, comme la nature, est terriblement fragile. Mais qui comme elle, ce livre en est la preuve, existe encore.